

SUR LE QUAÏ

Pierre Blondel

La maison de quartier est toujours ouverte.

Le soir, à partir de la porte de Ninove, on voit l'angle vitré et la lanterne verte du toit.

On pousse la porte, le hall est vaste et décoré de dessins d'enfants.

Il n'y a personne pour le moment.

En face, un escalier par lequel descendent des voix, à gauche, deux portes, et derrière ces portes, quelqu'un à qui parler quand ça ne va pas.

On toque, on entre, on s'assied.

Par la fenêtre, on voit un jardin, une pelouse, un arbre.

Au centre sportif du canal, la petite salle du rez-de-chaussée, celle qui est juste derrière l'accueil, et qui donne sur le jardin s'appelle « salle polyvalente ».

« Salle polyvalente », quel nom bizarre, se dit Louis, dix ans, qui vient y faire du karaté les lundi soirs et mercredi après-midi, « salle de karaté », oui, et peut-être un jour « salle Louis Dekempeneer », en son honneur quand il sera champion du monde et qu'il tournera des films en Asie.

A Schaerbeek, il y a bien une salle Jean-Claude Van Damme. On doit bien commencer quelque part !

Alors, pourquoi pas ici : des tatamis ont été disposés sur le sol en ciment, et les grands châssis coulissants en bois qui donnent sur le jardin sont ouverts.

Mais pour Louis ce serait encore mieux si les vitres étaient remplacées par du papier translucide et l'herbe de la pelouse par du gravier peigné, comme au Japon.

Boubakar a monté une équipe de mini-foot, avec des collègues à lui qui bossent pour les marchands de voitures, une spécialité du quartier.

Au début, ils avaient décidé de s'appeler le « FC trafiquants de Conackry », mais on leur a conseillé de changer de nom. Ce sera « Association sportive des recycleurs de l'Outre-mer ».

Peu importe, du moment qu'on peut y aller et se mouiller le maillot à l'aise.

Cette salle est leur salle : le sol y est gris et plat comme un lac, mais strié de lignes bleues, oranges ou vertes, le plafond translucide fait des vagues, comme la mer à Tanger, avec du bois qui flotte, et entre deux, les murs rouges ont été maçonnés par un abruti qui a mis les blocs à l'envers.

La salle de classe de la maison de quartier est un grand volume simple et clair, avec des fenêtres dans toutes les directions et de toutes les formes, (carrée sur le canal, en meurtrière sur l'écluse, rectangulaire vers le jardin et ronde vers le ciel) parce qu'il y a tellement de manière d'apprendre.

Le cours d'alphabétisation a commencé : il y a un Guinéen, une Turque, un Belge, un Pakistanais et un Marocain. Le formateur a écrit sur le tableau le nom des jours de la semaine ; mardi, mercredi, jeudi, ..., les cinq adultes, les yeux écarquillés, tentent, sans se décourager de déchiffrer ces inscriptions mystérieuses.

Au premier étage du centre sportif, la lumière est douce, et dans la salle de gymnastique au plancher de bois, Nadia s'entraîne pour le prochain concours.

La salle est presque vide aujourd'hui, d'habitude il y a toujours quelques admirateurs qui se glissent sur les mezzanines, elle le sait et cela ne la gêne pas.

Dans l'odeur de talc et de cuir des agrès, un élan de quelques pas, les mains un instant sur le cheval d'arçon puis, suspendue dans le mouvement du saut périlleux, elle voit, un instant, à travers la gigantesque fenêtre, le canal et une péniche qui vole la tête en bas.

Le long du canal, il y a un type qui passe, en poussant un caddie.

Le sport, il s'en fout, il marche le long du canal c'est tout, mais il s'arrête quelques secondes devant ces drôles de cercles bleus et jaunes, qui, comme des balises, flottent sur la façade.

Au deuxième, sol azur et murs pastels, il y a Lionel et Yassin.

Eux leur truc, après les filles bien sur, c'est le ping-pong.

Ils sont minces et nerveux, des acrobates, « de vraies boules de nerfs » se plaignent leurs mères, alors ils y vont à fond, comme à la Vilette, comme Jean-Mi ; et quand ils ont tout donné, quand de leur belle énergie il ne reste rien qu'un peu de vapeur condensée sur les hublots et deux t-shirt mouillés roulés en boule dans un coin, ils vont traîner sur la terrasse de la buvette et discutent de la vie, comme des grands.

Et jettent aussi un coup d'oeil sur les filles qui, sur le toit terrasse de la maison de quartier font semblant d'étudier.

Dans le patio, Hassan fait une pétanque, avec quelques anciens collègues de la S.T.I.B.

Au Maroc, dans les années cinquante, tout gamin avant que ses parents ne fassent le grand saut, il était fasciné par les Messieurs français de l'administration du protectorat qui, sur la place Lyautey, jouaient à la pétanque (et

ce, à midi, sous le soleil, des fous aux airs pénétrés de leur importance).

Ils se sentaient chez eux, là-bas, et ici, à Bruxelles, Hassan se sent chez lui, même si ce patio carré, avec ses murs blancs lui fait penser à là-bas, justement.

Sur le toit de la maison de quartier, il y a Leila.

Là-haut, protégée par le voile vert, on est à la fois à l'abri et à l'affût.

Bien sûr, on est censé étudier, il y a quelques tables de jardin et des chaises, mais une décapotable qui passe en rugissant, deux types à l'avant, les cheveux brillants et la musique à fond, une péniche qui dérive lentement vers l'écluse, un semi-remorque plein de voitures en route vers Dakar, Beyrouth ou Conackry, un homme qui passe sur le trottoir, s'arrête et lève brièvement les yeux...

